F 1215
D 66

FONDO
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

# LE MEXIQUE

## TEL QU'IL EST

---

### I

Introduction. — Voyage en mer. — La Martinique. — Deux mots sur les colonies. — Santiago de Cuba. — Vera-Cruz.

Depuis notre intervention au Mexique, les relations publiées dans la presse européenne, sur la situation politique de cet Empire, sont tellement contradictoires, qu'il est impossible de discerner le vrai du faux. Grâce aux préjugés des uns, à l'esprit de parti des autres, aux intérêts officiels ou privés de tous, aux études insuffisantes et superficielles, on a dénaturé la vérité, au point de la rendre méconnaissable.

A l'époque où nous sommes, les nationalités les plus reculées ne peuvent rester immobiles en pré-

sence du mouvement vertigineux du progrès des sciences morales et politiques ; la civilisation moderne les entraîne vers ce progrès, malgré l'influence des traditions, le respect du passé, l'amour du repos. Des intérêts nouveaux ont créé la solidarité des peuples. On n'est plus aujourd'hui ce qu'on était hier ; on ne sera plus demain ce qu'on est aujourd'hui. C'est pour avoir méconnu cet axiome qu'on a répandu tant d'absurdités sur le Mexique.

Le Mexique du temps de M. de Humboldt n'existe plus ; celui du temps de Santa-Anna et d'Arista est singulièrement changé. Depuis 1856, j'ai suffisamment défendu les Mexicains, pendant ma double carrière d'homme de lettres et de journaliste, pour ne pas être suspecté de partialité, si j'en parle moins favorablement dans cet ouvrage. La vérité doit passer avant mes sympathies. Les dernières révolutions ont laissé des traces funestes dans ce malheureux et beau pays.

Le Mexicain d'aujourd'hui a des défauts qui nous agacent, nous irritent et découragent ses meilleurs amis. Pourtant, ces défauts, ces vices, si l'on veut, diminuent énormément d'importance caractéristique, quand on compare les types de chacune des classes de la société mexicaine aux classes semblables de notre vieille Europe. Nous sommes loin d'être parfaits; la littérature étrangère comme notre littérature nationale nous le prouvent assez, en nous révélant nos propres ridicules. Si nous voyons des poutres dans l'œil de notre prochain, les pailles ne manquent pas dans les nôtres. Nous ferions donc bien d'être



plus modestes et plus réservés dans nos critiques. Du reste, ce n'est point un mal de dévoiler les défauts qui nous choquent le plus chez nos voisins; leur laideur peut nous corriger des nôtres.

Chaque voyageur parle des peuples étrangers et de leurs institutions, sous un point de vue particulier. Ces différentes appréciations ont toutes leur mérite, mais il ne faut pas en exagérer l'autorité. Les Anglais qui trouvent Naples fort laid, parce qu'on y mange de mauvais beefsteaks, ne sont-ils pas un peu trop excentriques dans leur jugement? N'y a-t-il pas des hommes très-sérieux qui donnent la bonne cuisine pour le thermomètre de la civilisation?

Loin de flatter les Mexicains, leur pays et leur gouvernement, je les peindrai sous les couleurs les plus défavorables pour montrer que je n'ai pas hésité à sonder, à étudier les plaies les plus hideuses de ce pauvre peuple. Je parlerai du passé, à cause des résultats qu'il a dans le présent; je n'omettrai aucune des plaintes, fondées ou non, émises depuis deux ou trois ans contre le Mexique. En agissant ainsi, j'espère donner plus d'autorité à mes appréciations, toujours marquées du sceau de la plus rigoureuse impartialité.

Je n'ai point l'intention de faire un tableau complet des mœurs et coutumes des Mexicains; je me contenterai de citer les faits qui m'ont le plus impressionné et qui justifient mes conclusions. Dans la quantité des livres spéciaux publiés jusqu'à ce jour, on trouvera des détails suffisants, pour donner une idée générale du Mexique et de ses habitants.

On pourra trouver dans ce récit bien des contradictions apparentes; le Mexique étant par excellence le pays des contrastes, il sera difficile d'avoir constamment à l'esprit la distinction des classes de la société auxquelles s'adresseront mes éloges ou ma critique. Pour éviter cet écueil, je me bornerai, autant que possible, à laisser parler les faits eux-mêmes. De cette manière je serai plus à l'abri des attaques de ceux qui ne partagent pas mes vues. Chacun pourra tirer les conséquences qu'il voudra des tableaux placés sous ses yeux, et former son opinion sur un pays aussi mal connu que le Mexique.

Je raconterai souvent des anecdotes qui paraîtront sinon puériles, plaisantes, au moins singulières pour un sujet aussi sérieux que celui-ci. Qu'on ne s'y trompe pas; je suis sérieux jusque dans mes plaisanteries; elles ont un but : celui de pouvoir dire bien des choses qui seraient lugubres, sur un air plus grave.

J'ai pour principe que la vérité ne nuit qu'à celui qui la dit; elle est souvent utile à ceux qui l'écoutent. Ma plume est mon seul capital; j'écris autant par nécessité que par goût. Soit conscience, soit paresse, pour ne pas me donner la peine d'inventer, je n'écris que la vérité. Personne ne me paye pour la déguiser ou mentir. J'ai la prétention de voir la vérité, sinon mieux, au moins aussi bien que personne. Cela se comprend. J'ai passé ma vie à voyager, pour apprendre sans système préconçu, sans préjugé, seulement pour voir les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'on nous les représente.



Si je voulais me tromper moi-même je n'aurais pas eu besoin d'aller souffrir au loin ce que j'ai souffert, et de m'exposer aux dangers que j'ai courus. Il m'eût suffi de compiler comme tant d'écrivains, orateurs ou savants, les fables imprimées sous le titre d'*Histoire*, *Lettres*, *Rapports* (politiques et scientifiques), *Discours*, *Mémoires*, etc., et de publier mes impressions d'un voyage au Mexique fait dans mon cabinet. C'était plus simple, et moins cher, plus avantageux et moins fatigant.

Sans doute, il se rencontrera des personnes intéressées dans la question qui se blesseront de ma franchise; elles auront tort. Je parle pour instruire et non pour favoriser ou détruire des opinions et des intérêts particuliers. Quand je dis d'un nègre qu'il a la peau noire, je constate un fait sans offenser l'individu. Je n'offensais pas davantage les États-Unis, en 1863, lorsque, n'en déplaise à M. de Montalembert, je disais que s'il s'était présenté à New-York, non pas un César, mais un homme énergique, un ambitieux de talent, que si le gouverneur eût seulement été démocrate ou républicain, et non l'un et l'autre, il aurait pu faire la paix avec le Sud et chasser M. Lincoln de Washington. Si les Césars sont rares, les hommes et les gouvernements parfaits sont introuvables; le dire n'est point calomnier les hommes et les gouvernements.

Je quittai Paris en 1864, dans le but d'étudier au Mexique les institutions du nouvel empire, d'esquisser les portraits politiques des hommes nouveaux, de comparer les Mexicains du centre à ceux du nord

et des frontières, et ses races indiennes à celles des États-Unis. J'allais traverser une cinquième fois l'Océan à cet âge où l'enthousiasme de la jeunesse n'anime plus ces sortes d'entreprises, où les illusions sont éteintes, où l'imagination ne colore plus les objets. Hommes et choses devaient donc se montrer à mes regards dans leur prosaïque nudité. Sans être d'un chauvinisme exalté, on peut dire quand on a beaucoup étudié et vu, qu'il n'existe pas de pays où la dose du mal moral et physique est moindre que chez nous. La France s'apprécie davantage, à mesure que nous apprenons à mieux connaître les pays étrangers, tant admirés.... de loin. Les institutions civiles et politiques, la beauté du climat, la fertilité du sol et tout ce qui nous paraît magnifique, à distance, a pour compensation des côtés, des excès, des inconvénients qui, vus de près, rabaissent singulièrement l'admiration.

Le voyageur qui fait voile vers les tropiques doit s'attendre à du mauvais temps jusqu'à la latitude des îles Açores. Plus loin, les bons vents et le soleil lui font oublier les dangers passés et le mal de mer. Pour nous distraire de la monotonie du voyage, nous avions la bibliothèque du bord, la vue de rares navires, de quelques cachalots, d'une multitude de poissons volants et de longues lignes de *raisins des tropiques*. Un jeu de tonneau, un piano, des concerts d'amateurs, les cartes, le tric-trac, les échecs, les dominos et le bilboquet complétaient la série des divertissements du bord. Au bout de vingt-quatre heures, ceux qui en avaient assez bâillaient pour se distraire, quand ils ne pouvaient dormir.



Après quinze jours de navigation nous aperçûmes les côtes de la Martinique, située à trois mille six cent quatre-vingt-quinze milles marins de Saint-Nazaire, en ligne droite. Les coteaux au nord-ouest de l'île nous parurent, au loin, recouverts d'un gazon vert émeraude; de près, nous vîmes que ce gazon n'était autre que des champs de cannes à sucre. Cette partie de la Martinique est excessivement pittoresque. Les falaises, sillonnées de ravins, se cachent sous des buissons de raisiniers. De distance en distance, on voit des cascades, formées par des ruisseaux, qui descendent des montagnes, servent de force motrice aux moulins de cannes, et tombent ensuite dans l'Océan, d'une hauteur de vingt à trente mètres.

Sur les flancs du mont Pelé, la plus haute montagne de l'île, dont le sommet, généralement couronné de nuages, est à mille trois cent soixante-quinze mètres au-dessus du niveau de la mer, s'élèvent des cônes volcaniques, réguliers comme des pains de sucre, appelés mornes. Vers l'extrémité nord-ouest, les mornes sont ensevelis sous une puissante végétation; les falaises sont ornées de plantations grandioses. Celle des Fitz-James est surtout remarquable par son étendue. Dans des ravins, larges comme des vallées, s'abritent de jolis villages ombragés par des cocotiers. Près du bourg de Macouba, dans les environs duquel se trouve — « le Morne au Diable » — dépeint par Eugène Sue, le filaos des Indes (bois de fer), croît à côté du campêche et du galba (arbre à l'huile) de la Cochinchine. Après Macouba, renommé par l'excellence de son tabac,

on passe le morne de Saint-Martin et d'autres également soulevés par des convulsions plutoniques.

La pointe extrême de l'île étant doublée, nous tournâmes vers le sud-est pour aller à Fort-de-France. En ce moment, des milliers de marsouins vinrent nous souhaiter la bienvenue, en sautant autour de notre navire. Jamais je n'avais vu pareille quantité de ces poissons, sinon les plus agiles, du moins les plus curieux de l'Océan. L'un d'eux, baptisé par nous du nom de Léotard, se distinguait des autres par des bonds prodigieux exécutés avec une rapidité phénoménale.

Depuis la pointe de l'île jusqu'à Fort-de-France, on ne se lasse pas d'avoir ses lunettes braquées sur le rivage. Ici, ce sont des chemins qui montent et descendent à travers des forêts de cocotiers, de bananiers et de palmiers; là, ce sont des villages de nègres, abrités par des arbres fruitiers; plus loin, des cases baignées par la mer et des filets qui sèchent au soleil. L'église du Morne-Rouge nous montrait son gracieux clocher sur la crête d'une montagne boisée, une route magnifique nous laissait voir ses plis tortueux à travers des fougères de sept à huit mètres de hauteur. Plus au sud, au Morne d'Oranges, nous vîmes une quantité d'abricotiers des tropiques, dont les silhouettes se détachaient majestueusement sur un fond bleuâtre. Nous aperçûmes ensuite les Pitons de Fort-de-France, tapissés de palmiers nains et de broussailles, le Carbet, ancien village caraïbe, planté sous des cocotiers, des bananiers et peuplé de coulis vêtus de blanc. A chaque instant nous nous



attendions à voir, sous quelques bosquets d'orangers, Paul et Virginie portés en palanquin par des noirs.

Le fond de la vallée du Grand-Carbet est formé par le Morne-Vert, haut de cinq cents mètres. La nature en cet endroit semble avoir épuisé toutes ses ressources pour en faire l'Éden le plus féerique que l'imagination puisse concevoir. Lorsque nous y passâmes, le soleil se couchait dans la mer des Antilles; ses derniers rayons répandaient des torrents de lumière rougeâtre sur l'immensité. L'Océan, calme, sans ride, uni comme un miroir d'acier, reflétait les feux du ciel et les merveilles de cette île enchanteresse. De gros oiseaux rentraient en criant dans leurs nids suspendus aux rochers de la côte. Les tamarins fermaient leur délicat feuillage à l'approche du crépuscule. Des gommiers gigantesques se remplissaient de doux murmures. Quand la brise du soir reprenait haleine, les feuilles jaunies et desséchées des magnolias tombaient sur les fleurs du gazon et s'éparpillaient sur le sable de la grève. Les tulipes, les fleurs d'Angsoka, les nagassaris se voilaient d'une trame gris-perle; les roses fermaient leurs lèvres écarlates aux colibris qui venaient y puiser du miel ou se coucher dans leurs pétales embaumées. A de longs intervalles réguliers, nous entendions gémir sur le rivage une vague étroite, mignonne, arrondie, qui mourait sur le sable sans laisser d'écume après elle. Quand le soleil disparut, la brise cessa de souffler, on n'entendit plus rien; on ne voyait que de grandes ombres muettes. Un phare se mit à briller tout à

coup. C'était Fort-de-France, où nous devions faire escale.

Fort-de-France est la capitale du gouvernement de la Martinique, comme Saint-Pierre en est la capitale sous le rapport de l'importance et du commerce. Le port est petit, mais il peut abriter des navires d'un fort tonnage. Il est fermé à gauche par une presqu'île, sur laquelle s'élève le vieux fort; à droite, par un terrain accidenté; en face, par la place de la Savane et la ville dominée par la colline du fort Desaix, les pitons et leurs prolongements.

A notre arrivée, la nuit avait des transparences lumineuses, l'air était tiède et parfumé de mille senteurs exotiques. Des pots de feu éclairaient deux cents négresses qui se chargèrent de paniers de charbon et les mirent sur leur tête, pour les porter à bord. Le costume de ces femmes est des plus grotesques. Les unes avaient pour vêtement une redingote en calicot, fendue à l'épaule par l'usage; d'autres portaient des chemises en loques, des restes de jupon, des lambeaux de châles, dont elles s'enveloppaient de leur mieux.

Tout le temps que dure le chargement, ces femmes dansent au son du *tam-tam* battu par un vieux nègre improvisateur, qui chante en s'accompagnant de son instrument. Quelquefois ces improvisations excitent les négresses au point qu'elles s'arrêtent, et malgré le fardeau qu'elles portent sur la tête, elles dansent une bacchanale effrénée jusqu'à ce que le surveillant vienne leur crier, le fouet en main : « Allons, négresses, chargez charbon. » Alors elles vont dé-



charger leurs paniers dans le navire, toujours en dansant, tandis que d'autres les remplacent autour du vieux nègre.

Ces danses, ces formes humaines noires qui sautillaient, ce *tam-tam*, ces pots de terre remplis de charbon enflammé, cette nuit étoilée, éclairée par la lune, tout cela produisait un effet inimaginable, ressemblant au sabbat des sorcières, aux saturnales de l'antiquité. Comme contraste à cette scène étrange, nous avions à bord des passagers qui chantaient en chœur de très-beaux morceaux de musique. La barbarie représentée par les noirs et la civilisation représentée par les blancs mêlaient leurs voix pour tuer l'ennui.

Le lendemain, de bonne heure, le paquebot fut envahi par des blanchisseuses noires qui vinrent chercher le linge du bord et celui des passagers. Elles étaient vêtues en robes de mousseline, blanches, roses, jaunes ou bleues, et coiffées d'un madras arrangé très-artistiquement. Elles portaient des pendants d'oreilles d'une grosseur prodigieuse; les plus à la mode se composent de cinq à six cylindres d'or, presque aussi gros que le petit doigt, unis ensemble en demi-cercle et pendus à l'oreille par un anneau très-large.

Une demi-douzaine de négrillons vinrent en nageant autour du navire nous prier de jeter à la mer des pièces de monnaie. Aussitôt qu'une pièce était jetée dans l'eau, ils plongeaient, la rattrapaient, la montraient avant de la mettre dans la bouche, qui leur servait de bourse, et en demandaient une autre.